

Les idées linguistiques de Lucien Tesnière. Deuxième partie

Lucien Tesnière lingvistinės idėjos. Antra dalis.

LINGUISTICS / KALBOTYRA

Samuel Bidaud

Université Palacký d'Olomouc, République tchèque



<http://dx.doi.org/10.5755/j01.sal.0.35.22324>

Cet article constitue la deuxième partie de notre étude sur les idées linguistiques de Lucien Tesnière, dont la première partie a paru dans le numéro précédent de *Studies about languages*. Après avoir analysé les idées linguistiques les plus théoriques de Tesnière, notamment sa syntaxe structurale, nous nous intéressons ici à l'aspect plus « appliqué » de sa linguistique, même si théorie et application sont souvent liées chez Tesnière et peuvent parfois être difficiles à dissocier. Nous analysons tout d'abord la conception de la didactique des langues étrangères et du français que Tesnière développe, en partie en se fondant sur les acquis de la syntaxe structurale. Nous nous penchons ensuite sur la place de la géographie linguistique dans l'œuvre de Tesnière, puisque ce dernier s'y consacre dès le début de sa carrière avec son doctorat sur le duel en slovène et l'Atlas linguistique qui en découle. Enfin, nous revenons sur l'intérêt que Tesnière a toujours témoigné pour la littérature et sur la traduction et l'analyse qu'il propose du poète Oton Joupantchitch dans son ouvrage *Oton Joupantchitch, poète slovène : l'homme et l'œuvre* de 1931. Nous nous interrogeons pour conclure sur les conseils aux jeunes linguistes formulés par Tesnière.

MOTS-CLÉS: Lucien Tesnière ; idées linguistiques ; didactique des langues ; géographie linguistique ; traduction ; Oton Joupantchitch.

Nous continuons ici l'étude que nous avons entreprise des idées linguistiques de Lucien Tesnière dans le numéro précédent de *Studies about languages*. Nous nous étions penché sur l'aspect le plus théorique des idées de Tesnière, et avons notamment souligné l'originalité, sur le plan épistémologique comme sur le plan linguistique, de sa syntaxe structurale, qui privilégie une approche synchronique (elle n'est pas la seule à la même époque il est vrai) et syntaxique des faits de langue. La syntaxe structurale de Tesnière peut notamment être qualifiée d'opérative, dans la mesure où il s'agit, pour le linguiste, d'étudier la conversion d'un ordre structural de langue en un ordre linéaire de discours, laquelle a lieu durant un temps opératif « infiniment bref mais réel », pour reprendre les mots d'un autre linguiste isolé que nous avons rapproché de Tesnière, à savoir Gustave Guillaume. La syntaxe structurale permet d'aboutir à une typologie des langues qui n'est ni historique, ni morphologique, mais entièrement syntaxique. Elle n'empêche pas toutefois l'approche diachronique, ou plutôt glotto-génétique, puisque, nous l'avons vu, Tesnière réfléchit également à l'évolution du langage,

SAL 35/2019

Les idées linguistiques de Lucien Tesnière. Deuxième partie

Received 12/2018

Accepted 10/2019

Résumé

Introduction



Research Journal Studies about Languages
No. 35/2019, pp. 21-33
ISSN 1648-2824 (print)
ISSN 2029-7203 (online)
DOI.org/10.5755/j01.sal.0.35.0.22324

notamment en termes de complexification progressive de la valence et de l'actance au cours du temps.

Nous nous pencherons dans ce qui suit sur l'aspect plus « concret » de la linguistique de Tesnière. Ce dernier, en effet, n'a jamais vraiment séparé la théorie de la pratique, et il est toujours allé de l'une à l'autre, comme en témoignent ses multiples manuels de langues, dont deux seulement furent publiés de son vivant. Outre l'enseignement des langues, un autre sujet de linguistique « appliquée » a notamment retenu l'attention de Tesnière : la géographie linguistique, à laquelle il a consacré ses premières recherches de slaviste avec le slovène, et qu'il a toujours gardée en vue, puisqu'il y revient à plusieurs reprises, par exemple en 1951 avec le problème du duel sylleptique en français. Enfin, à chemin entre la linguistique et la littérature, la traduction et l'analyse littéraire ont également intéressé Tesnière, qui traduit le poète slovène Oton Joupantchitch et étudie son œuvre de façon approfondie, présentant ainsi Joupantchitch au public français. Ce sont ces points, la didactique des langues, étrangères aussi bien que maternelle, la géographie linguistique et la traduction et les études littéraires, qui nous occuperont ici.

Tesnière didacticien

L'intérêt de Tesnière pour la didactique des langues jalonne l'ensemble de sa carrière. Tesnière a en effet été confronté à l'enseignement des langues à de nombreuses reprises : d'abord en tant que lecteur de français à Ljubljana, puis en tant que professeur de langues slaves à Strasbourg, enfin en tant que professeur de français pour les étrangers à l'Université de Montpellier. Sa production dans ce domaine est assez vaste, quoique presque entièrement posthume : outre quelques articles, il ne publie en effet de son vivant qu'une *Petite grammaire russe* (1934) et un manuel sur comment prononcer le latin et le grec en ce qui concerne l'enseignement des langues anciennes (Tesnière, 1941). Après la mort de Tesnière sortent toutefois son *Petit vocabulaire russe*, présenté par André Vaillant (Tesnière, 1958), et sa *Table étymologique : les mots russes classés d'après leur racine* (Tesnière, 1970). On trouve en outre plusieurs ouvrages annoncés dès 1934 dans la *Petite grammaire russe* comme étant « en préparation », parmi lesquels une *Grammaire slovène*, une *Petite grammaire allemande* et une *Grammaire française pour les étrangers*, conservées au Fonds Lucien Tesnière mais malheureusement inédites à ce jour. Il faut ajouter à cela l'intérêt porté par Tesnière à l'enseignement de la grammaire française aux francophones eux-mêmes dans le primaire et le secondaire, sur lequel nous nous pencherons dans un second temps.

a) Tesnière didacticien des langues étrangères

Durant toute sa carrière, Tesnière fut préoccupé par l'aspect très concret de l'enseignement des langues, notamment des langues vivantes. Cette préoccupation est manifeste lorsqu'on lit ses ouvrages, qu'il s'agisse de ses ouvrages proprement didactiques mais aussi de ceux, théoriques, dans lesquels on trouve de nombreuses remarques concernant la didactique des langues étrangères, comme c'est le cas des *Éléments de syntaxe structurale*.

Quand Tesnière commence à enseigner, la didactique des langues étrangères est marquée par un grand renouveau. On a compris, au début du vingtième siècle, que le modèle d'enseignement du latin et du grec ne pouvait être transféré à celui des langues vivantes ; on abandonne les lourdeurs de la méthode version/traduction au profit d'une méthodologie qui va complètement à l'opposé puisqu'elle privilégie très largement l'oral : la méthode directe. Tesnière, s'il manifeste quelques critiques à l'égard de la nouvelle méthode, par exemple dans son article « Une survivance pédagogique : l'inversion et le rejet dans la phrase allemande » (Tesnière, 1947), n'en est pas moins d'accord avec l'idée, par ailleurs difficilement contestable, que le but de l'enseignement d'une langue vivante est de pouvoir parler cette dernière. Concluant les *Éléments de syntaxe structurale* en un retour sur l'ensemble de sa carrière, il écrit :

L'auteur [...] conserve un souvenir reconnaissant à ceux de ses maîtres en linguistique qui, faisant alors comme il le fait aujourd'hui leur examen de conscience linguistique, en ont tiré à son profit l'enseignement suivant : « Pratiquez réellement les langues dont vous parlez et ayez-en une connaissance qui ne soit pas seulement livresque. Parlez les langues étrangères ! ». L'auteur a cru suivre cet excellent conseil en donnant une large place dans son acquisition des langues étrangères à la méthode directe, qu'il s'est même efforcé d'utiliser dans la mesure du possible pour son étude des langues anciennes. (Tesnière, 1959, p. 662)

Tesnière désapprouve en ce sens la méthode traditionnelle qui laissait les élèves incapables de s'exprimer dans la langue du pays après des années d'apprentissage.

Il utilise par ailleurs les acquis de sa syntaxe structurale dans le cadre de son enseignement. La *Petite grammaire russe* est assurément originale dans cette perspective, surtout dans sa dernière partie, la plus brève, intitulée « Syntaxe dynamique ». Tesnière y applique notamment le concept de translation au russe. Ce dernier étant une langue casuelle, la déclinaison fonctionne donc en partie comme un translatif. En outre, comme nous l'avons rappelé, Tesnière fait fréquemment, dans un ouvrage théorique comme les *Éléments de syntaxe structurale*, des remarques d'ordre didactique. Se penchant par exemple sur la distinction de la structure et du sens, il mentionne le problème des glissements sémantiques dans le cas de mots dont le marquant morphologique est devenu distinct de leur « exprimende »¹, comme dans le français *excessivement* où *excessivement* est un synonyme intensif de *très* et ne signifie pas « avec excès ». Tesnière en tire les conséquences du point de vue de la didactique des langues :

Les glissements sémantiques sont très dangereux pour les étrangers, qui, s'ils ne sont pas avertis, sont portés à avoir une confiance aveugle dans des expressions dont le marquant morphologique est maintenant très loin de l'exprimende réel. [...]

C'est ainsi que nombre de germanophones croient en toute confiance que all. « *ohne Zweifel* » se traduit exactement par fr. « *sans doute* », alors qu'il faut en fait faire appel à fr. « *sans aucun doute* » si l'on veut obtenir le sens correspondant. (Tesnière, 1959, pp. 40-41)

La notion de valence est aussi pour Tesnière l'occasion de souligner l'intérêt de cette dernière pour l'enseignement des langues et les possibilités d'erreur lors de leur apprentissage ; il calcule par exemple celles qui sont liées aux verbes trivalents dans le passage d'une langue à une autre :

Tout d'abord on ne saurait trop souligner l'**importance capitale** des verbes trivalents pour ceux qui étudient une langue étrangère. En effet, si les verbes monovalents, n'ayant qu'un seul actant, ne peuvent guère être conçus dans les langues étrangères autrement qu'en français, et si par conséquent les chances qu'on a de tomber juste en les pensant comme en français se rapprochent de 100 %, si les verbes divalents, en raison de leurs deux actants, qui peuvent être conçus à la place l'un de l'autre, peuvent y être pensés d'une façon différente du français, et si de ce fait les chances de tomber juste en les pensant comme en français ne sont déjà plus que de l'ordre de 50%, ce pourcentage devient catastrophique avec les verbes trivalents qui, comportant trois actants, peuvent être construits de $3 \times 2 = 6$ façons différentes, de telle sorte que les chances de retrouver dans une langue étrangère la même disposition actancielle qu'en français n'est (*sic*) plus que de une sur six soit environ 17 % et qu'inversement les **chances d'erreur** se

¹ Dans les *Éléments de syntaxe structurale*, Tesnière note : « Nous donnerons le nom d'**exprimende** à la pensée et aux schèmes structural et linéaire qui lui correspondent sur le plan linguistique, et le nom d'**exprimé** au vêtement phonétique qui leur prête une forme sensible » (Tesnière, 1959, p. 35 ; les caractères gras se trouvent dans le texte d'origine).

montent à cinq sixièmes, soit environ 83 %. Dans ces conditions, on conçoit l'intérêt qu'il y a dans l'étude des langues étrangères à accorder une attention toute spéciale à des verbes aussi **dangereux**. (*Ibid.*, p. 255 ; les caractères gras se trouvent dans le texte d'origine)

On peut enfin ajouter une dernière dimension en ce qui concerne l'enseignement des langues vivantes chez Tesnière : l'implication personnelle du linguiste dans un certain nombre de structures, comme l'Institut français de Ljubljana qu'il contribua en partie à fonder (Mahnič, 1994 : 251), ou de charges d'enseignement, comme pour la création d'un lectorat de russe à l'Université de Strasbourg. Dans la même perspective, Tesnière n'hésite pas non plus à faire de la publicité pour les langues slaves, par exemple dans le *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, où il insiste sur le fait que ces dernières sont encore peu parlées en France et que quiconque les maîtrise (la connaissance d'une seule permet un accès facile aux autres, comme ne manque pas de le souligner Tesnière) est bien préparé pour son avenir professionnel : « D'ici une dizaine d'années, nous aurons besoin d'un grand nombre de jeunes gens sachant le slave, et les situations qui se présenteront alors seront évidemment réservées à ceux qui auront eu la prévoyance de l'apprendre » (Tesnière, 1925a, p. 42). Il souligne enfin les mérites de la bibliothèque de l'Université de Strasbourg et de sa section slave, qu'il décrit minutieusement dans le même article pour montrer que toutes les conditions y sont réunies pour la réussite des étudiants :

L'Institut de langues et littératures slaves partage avec celui de littérature comparée deux belles salles situées au premier étage, à l'angle nord-ouest du palais de l'Université. La lumière entre à profusion par quatre grandes fenêtres, et la salle réservée aux étudiants possède une table spacieuse, sur laquelle il est facile de s'installer commodément pour travailler. Les murs et les parois sont garnis de rayons, sur lesquels sont disposés les livres de la bibliothèque de notre Institut. Ces livres sont ainsi à tout moment sous la main des étudiants, qui peuvent y chercher sans perte de temps tous les renseignements et toutes les références nécessaires à leurs travaux. (*Ibid.*, p. 40)

On voit donc que Tesnière était pleinement impliqué dans l'enseignement des langues étrangères sous tous ses aspects, y compris les plus « matériels ».

b) Tesnière didacticien du français

La question de l'enseignement de la grammaire française aux élèves français eux-mêmes dans les écoles, collèges et lycées a également retenu l'attention de Tesnière. La fin des *Éléments de syntaxe structurale* est révélatrice : Tesnière y inclut en effet un ensemble de réflexions quant à l'enseignement de sa syntaxe et un programme précis dans lequel il indique l'ordre des points à aborder année par année, en fonction de l'âge de l'élève – même si ici la souplesse est bien évidemment permise. Mais s'il souhaite que la syntaxe structurale puisse être enseignée, Tesnière n'en fait pas moins tout d'abord preuve de pragmatisme et se montre conscient des réalités : les élèves doivent passer des examens où seule la grammaire traditionnelle est admise et le professeur doit en tenir compte. La syntaxe structurale, dès lors, ne peut occuper qu'un espace restreint à l'intérieur de l'enseignement de la grammaire, puisque les élèves sont amenés à se présenter à des concours devant des correcteurs pour qui la théorie de Tesnière est inconnue. Ce qui n'a pas empêché Tesnière de pouvoir faire l'expérience de l'enseignement de sa syntaxe auprès d'élèves de classes de primaire à Montpellier ; quatre instituteurs ont en effet essayé de l'utiliser dans leurs cours et ont fourni des rapports sur le sujet au linguiste.

Tesnière manifeste également son souci d'être pédagogique. Il souhaite que la syntaxe structurale soit comprise dans son esprit plus qu'à la lettre, et qu'elle puisse être adaptée du point de vue de la terminologie aux élèves. Il fait ainsi l'éloge d'une institutrice, « pédagogue avertie », qui invite les élèves à « dessiner la phrase » plutôt qu'à en faire le stemma². Quant à celui-ci, il doit rester un moyen et non un but, qui permette de bien comprendre l'architecture de la phrase ; même si l'élève dessine un stemma qui s'éloigne du stemma habituel, l'important est qu'il révèle une intelligence correcte de la phrase. Bref, loin de tout formalisme, l'enseignement doit privilégier la vraie compréhension sur la répétition mécanique ; l'élève doit retrouver de lui-même la vérité inhérente à la représentation graphique ; et l'on a l'impression de lire Descartes lorsque Tesnière note qu'il faut s'attacher « à ne rien lui prescrire [à l'élève] qu'il n'ait auparavant trouvé par lui-même ». L'élève est donc pleinement participant dans l'activité d'enseignement.

Se fondant sur les rapports qui lui ont été faits par les instituteurs au sujet de l'enseignement de la syntaxe structurale dans les classes primaires, Tesnière en mentionne enfin les avantages et donne les conseils suivants : la syntaxe structurale crée une classe vivante, où tous doivent participer en dessinant le stemma sur leur ardoise pendant qu'un élève interrogé le dessine au tableau ; il faut, pour éviter que l'attention des élèves ne se relâche, faire attention à leur proposer des stemmas qui soient aussi variés que possible, ou encore s'efforcer de suivre autant que faire se peut l'intérêt des élèves dans la progression. Quant au programme lui-même, il prêterait probablement à sourire aujourd'hui : enseigner la jonction sans jonctif ou la translation simple à des élèves de 9 ans comme le préconise Tesnière relèverait ou de l'irréalisme ou de l'exploit !

Comme on le souligne souvent, Tesnière est le premier à appliquer la géographie linguistique en domaine slave en consacrant sa thèse de doctorat à l'étude du duel en slovène et en publiant le premier Atlas linguistique concernant une langue slave en 1925. La géographie linguistique, si l'on adopte comme date fondatrice de cette discipline le début de la publication de l'*Atlas linguistique de la France* de Gilliéron et Edmont en 1902, a déjà plus de vingt ans lorsque Tesnière publie ses deux ouvrages sur le duel en slovène. Le domaine roman, notamment, a déjà été bien exploré à l'époque, que ce soit dans une perspective d'ensemble ou de façon plus détaillée. La méthode de la géographie linguistique (même s'il faudra attendre la publication des deux énormes volumes de Sever Pop, *La dialectologie. Aperçu historique et méthodes d'enquêtes linguistiques*, dont la première partie paraît en 1950, pour avoir une synthèse d'envergure sur les recherches entreprises dans un grand nombre de langues variées), n'en est donc plus à ses balbutiements et a pu se perfectionner à partir des difficultés qu'elle a rencontrées sur le terrain. Elle intéresse le linguiste à de nombreux titres, pour des raisons synchroniques mais aussi parce qu'elle permet de mieux comprendre l'évolution des langues nationales, comme on le répète alors fréquemment. Ainsi « il n'y a pas d'histoire de la langue sans une dialectologie et surtout sans une géographie linguistique complète et bien établie », selon le mot de Meillet que rapporte Sever Pop dans l'Avant-propos de sa *Dialectologie* (Pop, 1950, p. IX). Il s'agit dès lors d'enregistrer au plus vite les parlars et leurs par-

Tesnière et la géographie linguistique

² Comme le rappellent F. Madray-Lesigne et J. Richard-Zappella (1995, p. 7). Les mêmes auteurs notent également (*Ibid.*) : « Son souci pédagogique omniprésent le [= Tesnière] conduit à accorder une importance particulière aux problèmes de terminologie. Il a d'emblée la conviction d'avoir inventé une approche nouvelle, en rupture avec la tradition grammaticale en vigueur. Cette nouveauté dans les concepts impose une nouveauté dans le vocabulaire. Mais, contrairement à Damourette et Pichon dont il critique la profusion provocante de néologismes peu compréhensibles pour les non-initiés, il vise la transparence dans ses créations lexicales. Il constitue à cette fin des séries dérivationnelles relativement simples : translation / transférande / transféré. Il adapte, de plus, constamment sa terminologie aux impératifs de la pédagogie, en fonction du niveau du public visé ».

particularités avant qu'ils ne disparaissent. Lorsque Tesnière entreprend ses recherches sur le duel en slovène, ce sont toutefois les langues romanes qui constituent majoritairement l'objet d'étude principal de la géographie linguistique ; les langues slaves n'ont pas encore bénéficié de l'apport de la nouvelle discipline. Tesnière fait donc figure de novateur en se proposant d'observer l'état de vitalité du duel en slovène, en même temps qu'il s'inscrit dans un courant de recherche plus large.

Commençons par souligner que l'auteur des *Éléments de syntaxe structurale* est parfaitement au courant des travaux de ses prédécesseurs et de la démarche à adopter en géographie linguistique, que ce soit en ce qui concerne le choix des localités, des informateurs, etc., mais aussi de toutes les limites que rencontre un enquêteur, notamment l'impossibilité d'établir des frontières nettes entre les parlers. La recherche de la perfection, en géographie linguistique, doit être abandonnée, car, comme le note Tesnière, les isoglosses que l'on peut tracer dépendent en grande partie des frontières constituées artificiellement par les localités choisies pour l'enquête. Il est par ailleurs conscient, en ce qui concerne le domaine slovène qu'il explore (mais la remarque a une portée beaucoup plus générale et pourrait tout aussi bien concerner la situation linguistique de la France à la même époque), que les parlers sont de plus en plus influencés par celui de la capitale Ljubljana, que la langue littéraire les a déjà largement modifiés, comme le prouve par exemple le nombre d'adhérents à la Société de Saint-Hermagore, qui diffuse des volumes en langue slovène et compte presque 100 000 adhérents en 1919 (Tesnière, 1925b, p. 16), que le développement du réseau ferroviaire a favorisé « l'action linguistique dissolvante des centres » (*Ibid.*, p. 13), etc. On voit également Tesnière remettre en question certains postulats de la géographie linguistique proprement liés à sa méthode d'enquête : les vieillards et les femmes, contrairement à ce que l'on pourrait avoir tendance à penser, ne se révèlent pas toujours nécessairement les meilleurs informateurs. En dépit du fait que les premiers sont susceptibles d'avoir un parler plus pur, ils se fatiguent vite lors des questionnaires, leur attention se relâche facilement, etc. Quant aux secondes, Tesnière note (*Ibid.*, p. 14) :

On observe en général que les parlers locaux se conservent mieux chez les femmes que chez les hommes, parce qu'elles n'ont point à subir l'action dissolvante du service militaire et qu'en raison de leurs fonctions domestiques elles bavardent plutôt entre elles qu'avec des étrangers. Mais en revanche elles sont plus timides, elles se laissent davantage influencer par le questionnaire, et elles semblent être parfois gênées de s'exprimer en patois devant l'enquêteur, qui est un monsieur de la ville. L'auteur a cru devoir s'intéresser de temps en temps à des femmes (dans 18 enquêtes sur 88). Il ne semble pas qu'elles aient fourni dans l'ensemble des renseignements supérieurs à ceux des informateurs masculins.

Une spécificité du slovène, enfin, qui le distingue du français, de l'italien, du catalan ou des autres langues romanes principalement étudiées jusqu'alors par la géographie linguistique, est la déclinaison. Alors que les enquêteurs du domaine français n'ont guère à se préoccuper de la fonction du mot dans la phrase, il n'en va pas de même pour quiconque étudie le slovène : les formes de duel, comme le souligne Tesnière, présentent des différences selon le cas auquel elles sont déclinées ; autrement dit, le duel n'est pas aussi vital à tous les cas. Le critère casuel rend ainsi la recherche beaucoup plus complexe et en même temps nuancée : le duel peut avoir disparu au locatif et au génitif, mais pas encore au nominatif-accusatif, etc. – à quoi il faut ajouter les facteurs concernant les variations de genre (au nombre de trois en slovène : masculin, féminin et neutre) et de parties du discours.

Le problème du duel et de son déclin avait déjà retenu l'attention des linguistes, par exemple de Meillet, qui suggère à Tesnière son sujet de doctorat sur le duel en slovène, ou d'Albert

Cuny, dont la monographie sur le duel en grec (Cuny, 1906), à laquelle Tesnière fait allusion à plusieurs reprises, représentait l'ouvrage de référence sur le duel. Son problème était toutefois de porter sur une langue morte ; avec le slovène, au contraire, s'ouvre la possibilité d'une étude sur place d'une catégorie toujours présente dans la langue. On retrouve donc ici une perspective synchronique que nous avons déjà soulignée dans la partie précédente de cette étude : une synchronie qui, certes, a pour but à l'époque d'éclairer l'évolution de la langue, mais qui, pour Tesnière, a aussi une valeur en elle-même.

En étudiant la catégorie du duel en slovène, il s'agit également pour Tesnière, par-delà une problématique de stricte géographie linguistique, de répondre à un problème de linguistique générale – et ici la géographie linguistique se fait théorique. L'hypothèse généralement admise était que la disparition du duel qu'on observe dans les langues indo-européennes est un fait de civilisation : le duel est une catégorie archaïque que les langues modernes n'ont plus lieu d'utiliser ; c'est pour cette raison que partout il se dégrade et qu'on ne le retrouve plus qu'en lituanien et en slovène essentiellement. Un problème se pose dès lors pour commencer : le duel disparaît-il en slovène ? La réalité que Tesnière met au jour est la suivante : le duel, s'il présente des signes de dégradation, n'en reste pas moins utilisé dans nombre de cas et de parlers slovènes, et présager de sa disparition est très largement hypothétique. En conséquence, on ne peut expliquer comme un fait de civilisation la perte du duel : le slovène est la langue d'un pays complètement européen par sa civilisation, ce qui n'empêche pas qu'il garde une catégorie réputée archaïque. Aussi la Chronique du *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg* qui rend compte de la présentation par Tesnière de ses deux thèses sur le duel en slovène note-t-elle que « quant aux causes profondes de la disparition du duel, il [Tesnière] réserve son opinion jusqu'au jour où il aura terminé l'étude de la syntaxe du duel en slovène ; mais, dès à présent, il se montre extrêmement sceptique à l'égard de la théorie couramment reçue, et selon laquelle l'élimination du duel serait due aux progrès de la civilisation » (*Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, 1926, p. 78). Il ne faudrait pas en conclure toutefois que Tesnière pose une indépendance des faits linguistiques et de civilisation *en général* : comme nous l'avons déjà souligné, on le voit par exemple relier dans les *Éléments de syntaxe structurale* le développement de la valence à l'avancée de la civilisation, la catégorie des actants se développant progressivement selon lui au fur et à mesure de l'évolution du langage.

En outre, le problème du duel intéresse la linguistique générale à un autre titre : il montre, du point de vue de l'évolution linguistique du slovène certes, mais encore une fois la remarque est probablement susceptible d'être transposée à d'autres langues, que le duel, comme nous l'avons mentionné, ne disparaît pas en même temps à tous les cas et tous les genres, mais que les signes de faiblesse qu'il manifeste sont plus ou moins avancés. Il ne faudrait donc pas penser que le duel disparaît uniformément d'un seul coup : au contraire, il se préserve beaucoup mieux dans certains cas que dans d'autres, et en Petite-Styrie il se trouve d'après Tesnière dans une situation presque identique à celle qu'on pouvait observer en vieux-slave (Tesnière, 1925c, p. 424). Dans la même perspective, il ne faudrait pas conclure de la présence du duel dans certains mots à la vitalité du duel en général : une catégorie comme celle des noms des parties du corps est ainsi beaucoup plus apte à conserver à l'état presque figé une catégorie disparue ailleurs (tel est par exemple le cas en tchèque).

Ce que Tesnière fait finalement apparaître à travers la méthode de la géographie linguistique, c'est le caractère beaucoup plus complexe que ce que l'on pourrait penser au premier abord de la vitalité d'une catégorie grammaticale dont on prédit à tort la disparition et qui, malgré l'avancée de la civilisation, reste toujours utilisée.

La géographie linguistique en général suscite l'intérêt de Tesnière, bien au-delà du domaine slave. Toujours en ce qui concerne le duel, il pense percevoir un phénomène de duel sylleptique dans certaines tournures françaises, du type *nous deux Jean* (= Jean et moi), avec lesquelles il dit être familier depuis son enfance et qu'il a entendues à maintes reprises dans le parler d'Elbeuf, de Rouen et du pays de Caux. S'efforçant de tracer l'isoglosse de ce tour, il pense d'abord, sur la suggestion de Mogk dont il a suivi les cours de vieux-norrois à Leipzig et qui attire son attention sur la présence du duel sylleptique dans cette langue, qu'il s'agit peut-être d'une influence des Normands sur le français, ce qui expliquerait qu'une telle forme se retrouve à Rouen. La géographie linguistique lui permet toutefois de modifier son point de vue par une enquête qui lui révèle qu'en réalité le duel sylleptique a une isoglosse qui a Paris pour centre et un rayon de 150 kilomètres autour de la capitale (300 kilomètres à l'est) ; on ne le rencontre en fait que peu en Normandie, puisque sa frontière s'étend depuis Paris jusqu'à la Seine-Inférieure et à l'Eure et ne va pas à l'ouest au-delà de l'extrême-nord de l'Orne ; au contraire, on ne l'emploie ni dans le Calvados ni dans la Manche. Par contre, on utilise, dans une zone de transition entre les parlers où le duel sylleptique est connu et ceux où il ne l'est pas, une forme renforcée du type *nous deux avec Jean*, qui n'est pas un vrai duel sylleptique puisqu'elle renvoie linguistiquement à trois personnes, comme le fait remarquer Tesnière (nous deux et Jean), mais qui, dans les faits, est employée pour se référer effectivement à deux personnes uniquement (Jean et moi). Or – et c'est là que le phénomène devient important – cette tournure correspond à une tournure familière à Tesnière que ce dernier a pu observer en slovène : *midva z Janezom* (nous deux avec Jean) et en russe : *my s Ivanom* (nous avec Jean). L'hypothèse surprenante qu'en dégage Tesnière est celle qu'« à l'époque où le slave était encore un dialecte de l'indo-européen, il devait se localiser, parmi les dialectes indo-européens, aux confins de la zone où l'on employait le duel sylleptique de type *nous deux Jean* "Jean et moi" » (Tesnière, 1951, pp. 62-63), car « il paraît bien difficile d'interpréter la locution slave du type slov. *midva z Janezom* au sens de "Jean et moi" autrement que comme une tournure qui aurait, comme son parallèle français, pris naissance aux confins de la zone d'emploi du duel sylleptique » (*Ibid.*, p. 63).

Comme on le voit, la géographie linguistique, par les faits qu'elle met au jour, éclaire non seulement l'histoire d'une langue, mais également celle des langues – en l'occurrence ici de deux groupes de langues indo-européennes, les langues romanes et les langues slaves. La synchronie de la géographie linguistique se révèle ainsi éclairer un lointain phénomène indo-européen. Ailleurs, Tesnière rend compte des difficultés auxquelles se heurte la géographie linguistique dans d'autres situations que celles que l'on peut rencontrer pour les langues traditionnellement parlées en Europe. Il note ainsi le caractère particulièrement complexe de la géographie linguistique en ce qui concerne la possibilité de réalisation d'un Atlas linguistique d'Afrique du Nord : « Tout en souhaitant ardemment la réalisation de cette œuvre grandiose, constatons dès l'abord qu'elle se heurtera à une difficulté fondamentale : le caractère nomade d'une partie des populations à enquêter, tant berbères qu'arabes. Car la géographie linguistique n'est possible que si l'on opère avec des populations que la vie sédentaire fixe au sol » (Tesnière, 1935, p. 380). C'est dans cette perspective que Tesnière relie la géographie linguistique au « règne végétal », c'est-à-dire à la présence d'une civilisation agricole sédentaire. Il distingue ainsi trois étapes dans l'histoire de l'humanité, mais qui peuvent également correspondre à trois situations d'un point de vue synchronique : celle où l'homme est nomade, et où la géographie linguistique est par nature impossible puisque l'homme est amené à se déplacer (cette première phase correspond au nomadisme et se rencontre encore chez les Berbères mentionnés par Tesnière) ; une seconde phase où l'homme devient sédentaire, lorsqu'il comprend qu'il peut tirer son alimentation du règne végétal, et où la géographie linguistique devient possible ; enfin une troi-

sième phase, qui est celle de l'industrialisation croissante de l'époque, que Tesnière observe en URSS, et qui, en vidant les campagnes, provoque l'exode rural, le développement des villes industrielles et la perte des particularités linguistiques, remplacées par des argots ou des niveaux de langue. La géographie linguistique est donc précaire par nature, comme le souligne Tesnière, et liée au passage de l'état de nomadisme à celui de sédentarité : ayant compris tout ce qu'il pouvait en tirer, l'homme « est amené à couvrir sur place la semence qu'il a confiée à la terre, en attendant qu'elle lève et porte son fruit. Il suit le sort de la plante nourricière. Comme elle, et à cause d'elle, il s'attache à la glèbe. De nomade, il se fait sédentaire. La géographie linguistique devient possible » (*Ibid.*, p. 382). Peut-être n'est-ce pas par hasard qu'un linguiste comme Albert Dauzat avait également été amené à écrire un *Que sais-je ?* sur la vie rurale en France et les paysans ; comme lui, Tesnière a bien compris que ces derniers représentent les meilleurs amis du linguiste préoccupé de géographie linguistique. Dès lors que l'on s'intéresse aux habitants des villes, ce que l'on observe ne concerne plus la variation de la langue mais celle des niveaux de langue, ou, autrement dit, la géographie linguistique se transforme en sociolinguistique (terme que Tesnière n'emploie pas mais dont on connaît la fortune à partir de la deuxième moitié du vingtième siècle) : de la diatopie, on passe à la diastratie.

En somme, l'intérêt porté par Tesnière à la géographie linguistique, s'il lui permet certes des extrapolations intéressantes comme celles que nous venons de citer, rejoint bien ses préoccupations de linguistique appliquée, comme en témoignent les descriptions qu'il donne de ses enquêtes : il va lui-même à la recherche des faits, n'a pas peur de parcourir de longues distances à pieds, échappe à un paysan ivre qui le poursuit avec sa hache, etc. Comme en ce qui concerne l'enseignement des langues, Tesnière se répand en détails pratiques, conseils et avertissements pour les dialectologues, par exemple lorsqu'il fait allusion à l'importance du sommeil et de la nourriture dans le cadre de l'enquête de géographie linguistique. Il nous parle également du bonheur du linguiste découvrant une forme rare : « Il faut avoir procédé soi-même à une enquête de ce genre pour comprendre le tressaillement de joie que l'on éprouve quand on entend une forme nouvelle ou inconnue, quand on trouve, après bien des recherches, le phénomène pressenti, la forme intermédiaire qui manquait, le fait qui en explique d'autres et qui jette la clarté sur toute une question » (Tesnière, 1925b, p. 16).

Enfin, on ne peut qu'être surpris par certaines remarques d'inspiration positiviste qui contrastent avec l'aspect cognitif que l'on trouvera dans la syntaxe structurale. C'est le cas lorsqu'on lit la conclusion des *Formes du duel en slovène*, dans laquelle Tesnière affirme que ce qui compte est moins le pourquoi que l'observation :

Tels sont, dans leur ensemble, les faits qui marquent le sens général de l'évolution du duel en slovène. Ce sont des constatations, non des explications. Mais, outre qu'il est scabreux en linguistique de quitter le domaine solide des « comment » pour s'aventurer dans le domaine dangereux des « pourquoi », toute tentative pour comprendre les motifs qui ont présidé à la disparition du duel en slovène nécessite au préalable une étude syntaxique des emplois de cette catégorie. Cette étude reste à faire. (Tesnière, 1925c, p. 425)

Cette préoccupation presque positiviste pour les faits (il est vrai que la géographie linguistique s'y prête) contraste tout particulièrement avec la syntaxe structurale, qui est assurément cognitive bien plus qu'empirique. Peut-être aussi ne peut-on voir dans cette opposition géographie linguistique vs. théorie syntaxique que l'opposition des deux aspects de la linguistique de Tesnière, linguiste de terrain qui recueille minutieusement les moindres faits, comme il le fera lorsqu'il lui faudra calculer le nombre de locuteurs des langues d'Europe pour la Statistique qu'il ajoute à l'ouvrage de Meillet *Les langues dans l'Europe nouvelle*, mais aussi linguiste théoricien soucieux de dégager l'ordre structural des langues.

Tesnière lecteur et traducteur d'Oton Joupantchitch

La relation particulière que Tesnière entretint avec la Slovénie et le slovène explique en partie son désir de faire connaître au public français le poète national de la Slovénie d'alors, Oton Joupantchitch, auquel il consacre un ouvrage en 1931. Le livre de Tesnière sur Joupantchitch est à la fois un choix de traductions de poèmes issus des divers recueils de Joupantchitch, mais aussi une étude approfondie de ce dernier. Si Tesnière se défend dans l'Introduction de l'ouvrage d'avoir voulu faire un travail de littérature comparée, notamment en se penchant sur la poésie de Joupantchitch à la lumière de ses sources, il n'en reste pas moins que son étude constitue plus qu'une simple présentation de Joupantchitch au public français. Deux aspects de la monographie de Tesnière retiendront notre attention : l'analyse que celui-ci propose de Joupantchitch et de son œuvre, et la traduction à proprement parler des poèmes.

En ce qui concerne l'aspect littéraire de l'ouvrage, il convient pour commencer d'en souligner le titre. Ce dernier, *Oton Joupantchitch, poète slovène : l'homme et l'œuvre*, rappelle incontestablement la critique traditionnelle issue de Sainte-Beuve, à la méthode de qui Marcel Proust s'était déjà opposé dans les pages du *Contre Sainte-Beuve*, dont la publication a toutefois lieu en 1954, c'est-à-dire bien après la mort de son auteur. Et de fait, il s'agit pour Tesnière, dans le cadre de ce qu'il désire être une présentation, de situer les poésies de Joupantchitch par rapport à leur contexte historique et à la vie de l'auteur, d'autant qu'il le connaît personnellement (Joupantchitch est d'ailleurs cité, dans l'*Atlas linguistique pour servir à l'étude du duel en slovène*, comme l'un des informateurs de Tesnière). Pourtant, à côté de cette approche que l'on a l'habitude de résumer par la formule « l'homme, la vie, l'œuvre », Tesnière affirme également que les poèmes de Joupantchitch ne peuvent être appréhendés que comme une « structure organique », où tous les textes ne prennent sens que les uns par rapport aux autres à l'intérieur du recueil. L'importance de la composition, soulignée au demeurant par le premier intéressé, Joupantchitch lui-même, pousse donc Tesnière à essayer de faire comprendre l'œuvre de Joupantchitch « par elle-même et en quelque sorte par en dedans » (Tesnière, 1931, Introduction, p. XIV). À l'approche biographique et historique qui constitue en quelque sorte l'héritage du dix-neuvième siècle s'ajoute ainsi une approche que l'on peut bien qualifier de structurale, sans qu'il y ait pourtant là aucun paradoxe.

Venons-en à la traduction des poèmes elle-même. Le premier problème qui se posait à Tesnière était de trouver quels textes traduire dans ce qui peut être apparenté à une anthologie de la poésie de Joupantchitch. Tesnière s'est fondé sur trois critères : 1) faire connaître les morceaux déjà reconnus comme classiques en Slovénie ; 2) privilégier les poèmes les plus caractéristiques et susceptibles d'intéresser le public français ; et 3) ne choisir que les poèmes que le traducteur pouvait rendre en français, ce qui l'a poussé à exclure presque tous les poèmes onomatopéiques de la poésie pour enfants de Joupantchitch. Comme on le voit, il s'agit donc pour Tesnière de tenir compte de la culture source et de ce qu'elle a institué comme classique (1), de la culture cible et de ce qui est susceptible de lui plaire (2) et de ses propres capacités de traducteur (3). On pourra noter que le rôle du traducteur est aussi, en plus de rendre accessibles en français les poèmes slovènes (fonction linguistique), d'éclairer le lecteur sur les réalités qui ne lui sont pas familières (fonction didactique). Il en va ainsi avec la réalité slovène qui est certainement mal connue, d'où l'ensemble de précisions culturelles que donne fréquemment Tesnière, par exemple en note de bas de page.

Enfin, en ce qui concerne la méthode même de la traduction, Tesnière avoue ne pas en avoir et se laisser guider par les circonstances :

Quant au principe qui a présidé à la traduction, c'est celui de la liberté absolue. Loin d'adopter toujours les mêmes directives, l'auteur a cru bon de changer de méthode à chaque fois, s'attachant tantôt au sens, dans les pièces riches en symboles, tantôt au rythme, dans les poésies bien scan-

dées, tantôt aux images, tantôt à la rime, accueillant avec gratitude les alexandrins, les octosyllabes, les assonances et les rimes quand ils se présentaient d'eux-mêmes sous sa plume, mais évitant de les solliciter, avant tout et surtout restant toujours très près de l'original. (*Ibid.*, p. XV)

On peut inversement s'interroger sur la conception que Tesnière se fait de Joupantchitch traducteur, car le poète slovène est également l'auteur d'un grand nombre de traductions de diverses langues. Dans un chapitre que Tesnière consacre à ce sujet, il note à propos de Joupantchitch que ce dernier « a surtout le mérite d'avoir eu l'intuition de ce que la langue littéraire slovène pouvait gagner en richesse et en souplesse entre les mains d'un traducteur assez maître de son art pour la plier aux exigences d'écrivains habitués à manier les grandes langues littéraires, finement nuancées, de l'Occident » (*Ibid.*, p. 346). Autrement dit, le traducteur d'une « petite langue » enrichit également sa propre langue d'origine. Cela passe, dans le cas de Joupantchitch, par le fait d'utiliser tous les dialectes du slovène d'une part, et par la création de nouvelles tournures que le slovène ne connaît pas mais que tout Slovène comprend d'autre part : le génie de la langue et le génie du traducteur, en quelque sorte, interviennent ici pour tirer ce qu'il y a de plus expressif dans le slovène entendu comme ensemble de parlers, donc comme réalité géolinguistique, et pour créer à partir de la langue slovène toutes les tournures inédites qu'elle contient « en puissance » (*Ibid.*, p. 347).

On peut, au terme de ce parcours à travers les idées linguistiques de Lucien Tesnière, s'interroger sur la formation idéale du linguiste d'après lui. On lit ainsi à la fin des *Éléments de syntaxe structurale* un ensemble de conseils destinés aux jeunes linguistes, qui reflètent à la fois la diversité des activités et des intérêts de Tesnière.

Le premier conseil que donne Tesnière est de pratiquer les langues vivantes. Si un tel conseil peut paraître au premier abord un lieu commun, il n'en allait pas de même à l'époque, où la connaissance que les linguistes avaient des langues était souvent toute livresque. Cela tient sans doute au fait que la diachronie était privilégiée, et que les langues que l'on étudiait étaient donc avant tout écrites ; en outre, c'était l'état le plus ancien de ces dernières qui était important, en tant généralement qu'il continuait l'indo-européen. Un linguiste comme Meillet avait écrit un nombre de grammaires considérable de langues qu'il eût sans doute été incapable de parler pour la plupart d'entre elles. La finalité était toute autre que celle de la pratique : les langues étaient dignes d'intérêt en tant que développements historiques d'une même langue primitive. Ce point de vue historisant, comme on peut le voir, n'accordait guère de place aux langues en tant que moyens de communication. Tesnière, par la pratique qu'il avait de multiples langues, était donc plus ou moins une exception, même s'il n'était bien entendu pas le seul. Le linguiste ne doit donc jamais perdre de vue que les langues sont faites pour être parlées et plus généralement pour communiquer. Tesnière n'hésitait d'ailleurs pas, une fois rentré de Slovénie, à demander à ses amis slovènes de lui écrire en slovène pour bien entretenir la connaissance qu'il avait de cette langue.

La deuxième recommandation importante de Tesnière est que le linguiste s'efforce d'apprendre des langues qui présentent une structure aussi différente que possible des langues indo-européennes. Une linguistique générale n'est possible, selon lui, que si elle prend en compte des langues qui s'éloignent de la langue que parle le linguiste. Il manifeste ainsi son regret de ne pas avoir appris le basque ou le géorgien, et lui qui s'est occupé toute sa vie des langues slaves avoue que ces dernières ne présentent que très peu d'intérêt d'un point de vue syntaxique, contrairement au bas-breton ou au copte.

Ces deux conseils – la pratique des langues et l'étude de langues variées – témoignent bien de la linguistique de Tesnière dans son ensemble, à la fois tournée vers la pratique avec la didactique des langues ou la géographie linguistique, et vers la théorie avec la syntaxe structurale.

**Pour conclure:
conseils à un
jeune linguiste**

On pourrait enfin mentionner un dernier conseil qui ressort de l'œuvre de Tesnière et que celui-ci rappelle ailleurs, dans un rapport sur son activité scientifique : le linguiste ne doit jamais se détacher de la culture véhiculée par la langue et de la langue en tant que moyen d'expression artistique. Celui qui ne s'intéresserait pas à la littérature passerait à côté d'une partie fondamentale de la langue qu'il étudie. Langue et littérature sont liées et s'éclairent mutuellement, comme le souligne Tesnière (1995, pp. 405-406) : « Je n'ai pas non plus négligé la littérature slovène, et j'ai voulu montrer dans un livre [son ouvrage sur Joupantchitch] que la philologie, loin de tuer le sens esthétique, doit au contraire, l'aiguiser. En particulier, j'ai voulu prêcher d'exemple en montrant qu'un bon linguiste doit savoir être un bon traducteur [...] ». Ajoutons à ce sujet que Tesnière rend également compte d'un grand nombre de publications concernant aussi bien la linguistique que la littérature et la culture slovène au sens large, puisqu'il est responsable de la Chronique sur le slovène de la *Revue des Études Slaves* à partir de 1922.

Tout ce qui touche de près ou de loin à la langue, donc, tout ce à quoi les locuteurs d'une langue donnent vie à travers elle – voilà ce qui intéresse le linguiste. Et l'on ne peut effectivement qu'être d'accord avec Tesnière : la langue pour elle-même n'a que peu d'intérêt si elle ne vibre pas de l'âme de ceux qui la parlent.

Remerciement

La réalisation et la publication de ce travail ont été rendues possibles grâce à un soutien financier de la Faculté de Philosophie de l'Université Palacký d'Olomouc pour l'année 2018-2019, dans le cadre du Fonds de soutien à l'activité scientifique (projet *Jazykovědné teorie L. Tesnière*).

Références

- 1 Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg, 1926. Chronique. In : Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg, vol. 4, no 3, pp. 78-87.
- 2 Cuny, A., 1906. Le nombre duel en grec. Paris : Klincksieck.
- 3 Madray-Lesigne, F. et Richard-Zappella J., 1995. Préface. In : Lucien Tesnière aujourd'hui, (éds.) Madray-Lesigne, F. et Richard-Zappella, J. Louvain-Paris : Éditions Peeters, pp. 5-11.
- 4 Mahnič, J., 1994. Lucien Tesnière : critique et traducteur de Župančič. In : *Linguistica*, vol. 34, no 1, Mélanges Lucien Tesnière, pp. 251-273.
- 5 Pop, S., 1950. La dialectologie. Aperçu historique et méthodes d'enquêtes linguistiques. Première partie. Dialectologie romane. Louvain : Chez l'Auteur - Gembloux : Duculot.
- 6 Tesnière, L., 1925a. L'Institut de langues et littératures slaves. In : Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg, vol. 4, no 2, pp. 39-42.
- 7 Tesnière, L., 1925b. Atlas linguistique pour servir à l'étude du duel en slovène. Paris : Champion.
- 8 Tesnière, L., 1925c. Les formes du duel en slovène. Paris : Champion.
- 9 Tesnière, L., 1931. Oton Joupantchitch, poète slovène : l'homme et l'œuvre. Paris : Les Belles-Lettres.
- 10 Tesnière, L., 1934. Petite grammaire russe. Paris : Didier.
- 11 Tesnière, L., 1935. La géographie linguistique et le règne végétal. In : *L'Anthropologie*, vol. 45, no 1/2, pp. 380-383.
- 12 Tesnière, L., 1941. Pour prononcer le grec et le latin. Paris-Toulouse : Didier.
- 13 Tesnière, L., 1947. Une survivance pédagogique : l'inversion et le rejet dans la construction de la phrase allemande. In : *Les Langues modernes*, pp. 141-156.
- 14 Tesnière, L., 1951. Le duel sylleptique en français et en slave. In : *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, vol. 47, no 1, pp. 59-63.

- 15 Tesnière, L., 1953. Esquisse d'une syntaxe structurale. Paris : Klincksieck.
- 16 Tesnière, L., 1958. Petit vocabulaire russe. Table sémantique (présentation Vaillant, A.). Paris : Didier.
- 17 Tesnière, L., 1959. Éléments de syntaxe structurale. Paris : Klincksieck.
- 18 Tesnière, L., 1970. Table étymologique : les mots russes classés d'après leur racine. Paris : Dunod.
- 19 Tesnière, L., 1995. Deux inédits de Lucien Tesnière : curriculum vitae, rapport scientifique. In : Lucien Tesnière aujourd'hui, (éds.) Madray-Lesigne, F. et Richard-Zappella, J. Louvain-Paris : Éditions Peeters.

Samuel Bidaud. Lucien Tesnière lingvistinės idėjos. Antra dalis

Santrauka

Šis straipsnis tęsia Lucien Tesnière lingvistinių pagrindų analizę, kurios kai kuriuos aspektus buvome pristatę ankstesniame « Kalbų studijų » numeryje. Pirmoje straipsnio dalyje aptarę teorinę lingvistinę Tesnière prieigą, ypač struktūrinės sintaksės aspektą, šiame straipsnyje daugiau dėmesio skiriame „taikomajai lingvistikai“, nors teorinis ir taikomasis Tesnière aspektai yra glaudžiai tarpusavyje susiję ir beveik neatskiriama. Atsižvelgę į tai, pirmiausia nagrinėjame Tesnière išsamiai aprašytą didaktinę užsienio kalbų ir prancūzų, kaip gimtosios kalbos, koncepciją, remdamiesi lingvisto išplėtotais struktūrinės sintaksės pagrindais. Išnagrinėję šią koncepciją, keliame lingvistinės geografijos klausimus, kurie Tesnière rūpėjo nuo pat mokslinės veiklos pradžios, tiksliau, nuo daktaro disertacijos apie slovėnų kalbą rašymo ir lingvistinio Atlaso rengimo pradžios. Šiame straipsnyje nepaliekama nuošalyje ir Tesnière literatūrinė, vertimo veikla, ypač poeto Oton Joupantchitch kūrybos tyrinėjimai, aprašyti 1931 metų Tesnière veikale „Slovėnų poetas Oton Joupantchitch: asmenybė ir veikla“. Straipsnio išvadose kreipiamas dėmesys į reikšmingus Lucien Tesnière patarimus jaunesiems lingvistams.

Samuel Bidaud

Professeur assistant, Docteur en Sciences du langage, Département de langues et littératures romanes, Université Palacký d'Olomouc, République tchèque.

Research interests

Langues et littératures romanes, langue tchèque, linguistique générale

Address

Univerzita Palackého v Olomouci, Filozofická fakulta, Křížkovského, 512/10, 779 00 Olomouc, République tchèque

E-mail

samuel.bidaud@upol.cz

About the Author